

Daniel
Ichbiah

MARK
ZUC
KER
BERG

LA BIOGRAPHIE

Il sait tout
sur vous.
Et vous, que
savez-vous
sur lui ?



Éditions
de La Martinière

Mark Zuckerberg

La biographie



Du même auteur (bibliographie sélective)

La Saga des jeux vidéo

Pix'n Love, 2018

(sixième édition)

(première publication : *Bâtisseurs de rêve*,

First Interactive, 1997)

Steve Jobs : quatre vies

Éditions Delapierre, 2016

(première publication : *Les 4 Vies de Steve Jobs*,

Leduc, 2011)

Les Nouvelles Superpuissances.

Google Yahoo! Facebook Wikipédia Apple Twitter Microsoft

First Interactive, 2013

Comment Google mangera le monde

Éditions de l'Archipel, 2007, 2010

Robots, genèse d'un peuple artificiel

Minerva, 2005

(mention spéciale du prix Roberval, 2005)

Bill Gates et la saga de Microsoft

Pocket, 1995

DANIEL ICHBIAH

Mark Zuckerberg

La biographie

**Éditions
de La Martinière**

Conseil éditorial : Litcom

978-2-7324-8750-2

© 2018 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Inclassable

J'ai fait toutes les erreurs que vous pourriez faire. Quand j'ai démarré, j'étais très jeune et inexpérimenté. J'ai commis des erreurs techniques et des erreurs de business. J'ai embauché les mauvaises personnes. J'ai fait confiance aux mauvaises personnes. J'ai probablement lancé plus de produits qui ont échoué que la plupart des gens dans leur vie.

Mark Zuckerberg sur CNN,
le 22 mars 2018

C'est à la suite du scandale Cambridge Analytica que Mark Zuckerberg a formulé cet aveu, certes exagéré mais à la hauteur du choc qu'il venait de subir. Quelques jours auparavant, on avait appris que les données d'une app Facebook, habilement détournées par la société britannique précitée, avaient pu contribuer à orienter des citoyens américains dans le sens de l'élection de Donald Trump.

Cela s'est passé en 2018 et pourtant, depuis bien des années déjà, le public avait eu vent de signes avant-coureurs de cette situation. En juin 2013, un autre scandale avait fait la une des médias : réfugié à Moscou, le lanceur d'alerte Edward Snowden avait informé le monde

entier que Facebook, tout comme Google, Yahoo! ou Microsoft, avait ouvert en grand ses robinets d'information à la National Security Agency (NSA, agence de renseignements américaine).

À l'époque, aucun de ces géants du Web n'a souffert de ces révélations. Pas l'ombre d'une égratignure. On apprenait ici et là d'autres collusions bien troublantes. Amazon avait parmi les clients de son cloud – stockage d'informations – rien de moins que la CIA. Eric Schmidt, P-DG de Google, se faisait un plaisir de rencontrer le directeur de la NSA. Microsoft avait apparemment aidé à faire capoter le programme nucléaire iranien grâce au Windows, installé sur certains ordinateurs.

Pour ce qui est de Facebook, les alertes ont culminé après l'élection présidentielle de 2016 lorsqu'il a été révélé que le réseau avait servi à la propagation de fake news (informations délibérément fausses) pilotées depuis une officine de Saint-Petersbourg en Russie, en vue de favoriser l'élection de Donald Trump. Pourtant, si l'on avait voulu y regarder de plus près, on aurait vu aussi qu'un certain Barack Obama, quelques années plus tôt, avait lui aussi, et ouvertement, mis à profit Facebook pour influencer le vote des Américains.

Secoué par diverses révélations de ce type, Mark Zuckerberg s'est donné pour mission au début de l'année 2018 d'améliorer sa création. Puis il a réalisé qu'il n'était pas certain de pouvoir totalement maîtriser cette hydre de Lerne, de plus en plus incontrôlable.

Facebook touchait plus de 2,1 milliards d'utilisateurs à la fin de 2017, soit près du tiers de la population mondiale. Comment reprendre la maîtrise de ce géant aux bottes de sept lieues?

Au fond, Facebook s'est répandu parce qu'il a donné aux gens ce qu'ils désiraient. Ce qu'il a fourni à n'importe qui, c'est un porte-voix, une exposition soudaine, une existence aux yeux de la multitude. Facebook mais aussi Twitter et Instagram ont donné le pouvoir au simple quidam. Le quart d'heure de célébrité cher à Andy Warhol s'est matérialisé sur les tablettes comme sur les smartphones. Durant quelques minutes, ce qu'un simple inconnu a pu écrire prend une envergure démesurée.

De nos jours, il suffit d'un tweet écrit dans la précipitation, d'un cliché volé publié sans retenue, d'un mot lâché sans crier gare – dans la force émotionnelle de l'instant – pour que se déchaînent des hordes de trolls, larguant leurs condamnations abruptes.

Ces sautes d'humeur collectives, ces mises au pilori publiques pourraient n'être qu'éphémères ou tout au moins cantonnées à un petit cercle de fâcheux. Seulement voilà. Les médias, pour une raison que l'on peine à comprendre, se complaisent à relayer allègrement ces opinions isolées, ces cabales d'un moment, et à les monter en épingle.

Dans une attitude quasi masochiste, télés et quotidiens se repaissent des réactions sur le vif de ces pamphlétaires à la petite semaine. Ils leur offrent une amplification inconséquente, démultiplient l'impact de leurs émois isolés, leur procurent une résonance, une surévaluation caricaturales. C'est ainsi : les journalistes se sont mis à glorifier ce canal de mésinformation venu des réseaux sociaux, qui grignote peu à peu leur pré carré, engendrant une nouvelle forme de média sans contrainte et sans longévité.

Tel est le monstre que, à son corps défendant, Mark Zuckerberg a contribué à créer. La créature a échappé à son créateur et vit à présent sa propre vie, à l'instar du monstre du Dr Frankenstein qui aurait coupé le cordon ombilical.

Quid de Mark Zuckerberg lui-même ? Le propre des personnages de ce calibre est d'échapper à l'analyse immédiate et aux clichés paresseux, de n'entrer dans aucune case prédéfinie. S'il en était autrement, comment pourrait-on jamais assister à l'éclosion d'une carrière hors du commun ? Il serait vain de recourir à un chapelet de motivations sur mesure pour tenter d'analyser son parcours. Peine perdue. Si de tels personnages sont rares à monter sur le podium, ils ont pour caractéristique d'être déphasés, différents, inclassables, souvent aussi imprévisibles.

L'évolution de Zuckerberg, son itinéraire d'enfant relativement gâté, a de quoi dérouter. Qui aurait pu prédire que l'indécrottable geek, avide de prouesses informatiques, passant le plus clair de ses heures de loisir à pondre du code, que cet individu, que l'on aurait pu croire asocial, se transformerait peu à peu en un humaniste déclaré d'une générosité sans précédent ?

Remettons les événements dans leur contexte : Zuckerberg n'avait que neuf ans lorsque le Web a explosé aux États-Unis. Il était donc aux premières loges pour assister à cette révolution et y adhérer. Là où d'autres, au même âge, avaient pour héros des guitaristes de rock ou des tennismen, il s'est inséré naturellement dans un courant irrésistible poussé par d'innombrables bouleversements technologiques. Il est d'ailleurs amusant de remarquer, comme l'a fait *Time Magazine* dans un long portrait publié à la fin de 2010, que «Zuckerberg fait partie de la dernière génération d'humains qui se rappellera la vie avant Internet».

Le portrait brossé dans ces pages aboutit à un bilan mesuré, qui pencherait plutôt vers le positif. Pas une seule des personnes que j'ai interrogées n'a mis en doute ce qui coule de source : son intelligence est surhumaine. Il est au fait des innovations technologiques, toujours en alerte,

toujours prêt à se lancer des défis, à apprendre et à découvrir. En matière de business, il s'est révélé un redoutable joueur d'échecs capable de planifier sa stratégie avec une bonne dizaine de coups d'avance. Ainsi, aiguillonné par de belles intuitions, il a su déboursier des sommes folles pour absorber des apps comme Instagram ou WhatsApp. Résultat : rien qu'aux États-Unis, une minute sur quatre de l'activité sur les téléphones mobiles est consacrée à Facebook, Instagram, WhatsApp ou encore Messenger. Eh oui... Certains usagers, qui ont cru bon de désinstaller Facebook, consomment néanmoins du Zuckerberg sans le savoir – il est propriétaire de ces quatre plates-formes !

Toujours au chapitre des louanges, il est apprécié de ses collègues. Ce point a été plusieurs fois confirmé, notamment par d'anciens employés, ce qui accrédite son bien-fondé. « Je sais par des amis qui travaillent chez Facebook qu'il est extrêmement respecté, apprécié de ses collaborateurs. Par exemple, quand il commet une erreur, il dit : C'est ma faute ! Il ne blâme pas un subordonné. C'est une très bonne chose dans le leadership. Du coup, tout le monde dit : C'est bon, il a reconnu son erreur, on peut lui faire confiance, on peut le suivre », confirme Jean-Louis Gassée, ancien président d'Apple France, qui lui a récemment vendu une maison à Palo Alto.

Autre point marquant et tant pis pour les cyniques : c'est un authentique philanthrope. On pourrait trouver de la formule marketing dans la vision qu'il aime à relayer de Facebook : un service qui permet de « relier les gens ». Il y en a sans doute un peu. Mais cette formule a longtemps été articulée autour d'un vrai désir, d'une conviction presque candide : grâce à Facebook, Mark Zuckerberg estime être en mesure d'améliorer le monde. Et reconnaissons-le : le réseau a effectivement favorisé ici ou là le développement

– ou la renaissance – d’amitiés, mais aussi l’émergence de mouvements de lutte contre l’oppression.

Avant tout, Zuckerberg manifeste une indifférence notable pour la richesse qui lui est tombée dessus ; on pourrait presque parler de gêne. Il n’est pas attiré par les privilèges, le luxe, l’oisiveté et le *show off*. Comme s’il s’agissait d’un monde parallèle auquel il ne veut absolument pas se frotter, de peur d’y perdre un peu de son âme. Kevin Coleran, l’employé qui a connu la plus grande longévité chez Facebook, l’affirme : « Quelle est la raison principale pour laquelle nous sommes là, avec tout ce succès ? C’est que Mark n’est pas motivé par l’argent. » Chris Cox, un autre employé très proche du patron – il le voit presque quotidiennement –, confirme : « L’idée, c’est de ne jamais faire quelque chose juste pour gagner de l’argent ou parce que tout le monde vous dit de le faire. »

Ce rejet de l’argent, nous le retrouvons à plusieurs reprises dans ce récit. En 2006, Zuckerberg va refuser le milliard de dollars que lui offre Yahoo! pour racheter Facebook. Sa société est toute jeune – elle n’a que deux ans d’existence – et personne ne peut prédire qu’elle tiendra le choc sur la longueur. Au sortir d’une discussion tendue, un investisseur va s’emporter contre ce gamin irresponsable en le prévenant que, s’il ne consent pas à vendre, il le regrettera toute sa vie. « Je me demandais si je ne m’étais pas simplement fourvoyé, si je n’étais pas un imposteur : un garçon de vingt-deux ans sans aucune idée de la façon dont le monde fonctionne... » a relaté Zuckerberg. Il a ainsi refusé l’occasion de devenir millionnaire à un âge où certains entrent à peine dans la vie active et de se retirer pour mener une existence dorée.

L’année suivante, Microsoft va monter au créneau, offrant bien plus encore – ne dévoilons pas tout, pour ne pas gâcher

le plaisir du récit. Cette fois, à l'âge de vingt-trois ans, Zuckerberg aurait pu jouir du statut de milliardaire, être à l'abri pour le restant de ses jours et s'amuser à investir ses deniers où bon lui semblait.

Qu'on le sache. En de pareilles circonstances, d'autres n'ont pas hésité à prendre l'oseille et à se tirer. Tel a été le cas de Paul Allen, par exemple, qui a eu la chance de cofonder Microsoft et s'est retiré du jeu en 1982 à vingt-neuf ans pour raisons de santé. Comme il avait conservé ses parts dans cette société en pleine expansion, il s'est retrouvé l'un des hommes les plus riches du monde. Il a donc utilisé son temps à investir dans le sport et le cinéma, à créer le musée de la Pop Culture et même à participer à un disque de rock. À deux reprises, Bill Gates a fait remarquer que cette situation était un peu abusive puisque Allen n'avait pas été moteur dans la montée en puissance de Microsoft. Il lui a même demandé de céder une partie de ses parts, ce à quoi Allen n'a pas consenti. En 2017, Paul Allen était encore classé à la quarante-sixième position des hommes les plus riches du monde, alors qu'il s'était retiré de Microsoft trente-cinq ans plus tôt !

Telle aurait donc pu être l'existence de Mark Zuckerberg dès l'âge de vingt-trois ans, mais il ne l'a pas souhaité. Il a préféré continuer à se rendre chaque jour au bureau, au milieu de ses potes programmeurs, continuer de créer ce parc à dinosaures en liberté qu'est devenu Facebook.

« Je ne fais pas de films pour gagner de l'argent, je gagne de l'argent afin de pouvoir faire des films. » Telle était la devise de Walt Disney. D'une certaine façon, Zuckerberg l'a faite sienne. Sur le document adressé aux investisseurs au début de l'année 2012, il en a donné sa propre version : « Nous ne créons pas des services pour gagner de l'argent ;

nous gagnons de l'argent afin de pouvoir créer de meilleurs services.»

Soit dit en passant, l'histoire de Markus Persson, le créateur du jeu vidéo Minecraft, semble indiquer que cette façon de voir les choses a du bon. Durant plusieurs années, Persson a vécu dans un bonheur tranquille, tandis que le jeu qu'il développait jour après jour avec ses collègues en Finlande séduisait toujours plus de gamers. Sa petite amie, la sympathique Ellen, l'appréciait comme il était et l'a accompagné durant les années de croissance sans que leur vie change particulièrement. Puis, en 2014, Persson a cédé aux sirènes de Microsoft et a vendu sa société Mojang pour 2,5 milliards de dollars. Il s'est alors offert une demeure de star à Beverly Hills avec pas moins de huit chambres à coucher et quinze salles de bains, une piscine avec vue panoramique sur Los Angeles et une réplique de la moto de James Dean. Il a aussi donné de nombreuses fêtes auxquelles ont assisté des célébrités telles que Selena Gomez, Tony Hawk ou Skrillex.

Quelques mois plus tard, il s'est mis à poster des messages trahissant une forme de dépression : «Je glande à Ibiza avec des amis et fais la fête avec des gens célèbres, je peux faire tout ce qui me plaît et pourtant, je ne me suis jamais senti si seul.» Il déplorait notamment qu'Ellen, peu désireuse de partager son nouveau mode de vie, l'ait quitté.

Il semblerait que Zuckerberg ait fait très tôt preuve d'une maturité étonnante qui lui a fait entrevoir, à un âge où la plupart d'entre nous auraient pu se laisser tenter, qu'il y a plus de félicité dans un mode de vie simple, dans un défi régulier, que dans la situation d'un milliardaire gagné par l'oisiveté.

Il a certes été aidé dans cette démarche par la présence d'une épouse qui partage ce goût des choses simples.

Extrêmement soucieuse du bien-être des enfants dont elle s'occupe, cette pédiatre semble l'avoir pleinement secondé dans l'itinéraire qui lui tient à cœur : améliorer le monde en distribuant sa fortune – de fait, Zuckerberg est devenu le premier philanthrope de la planète, devant Bill Gates. Il a fait vœu de distribuer 99 % de ses actions, le record en la matière. « Nous essayons de rester proches de nos objectifs. Et ce que nous aimons et voulons dans notre vie, ce sont les choses les plus simples », explique-t-il.

Il demeure que Facebook est une autocratie. Une autocratie certes bienveillante, mais néanmoins une autocratie. Grâce aux conseils avisés de Sean Parker, qui l'a secondé au début, Zuckerberg dispose d'une majorité de voix sur le management et peut agir comme bon lui semble.

L'une des clés de son succès, comme dans bien d'autres entreprises, tient à la qualité des embauches. Les patrons tels que lui évoluent dans un environnement peuplé d'ingénieurs au QI similaire au leur et se retrouvent donc dans un contexte de compétition permanent. « Je n'engage une personne que si je me dis que je serais prêt à travailler pour elle. Pourquoi ? Parce que, à long terme, on ne progresse qu'à condition d'avoir autour de soi des gens d'exception. »

S'il est bienveillant, Zuckerberg a également l'impatience intellectuelle des surdoués. Antonio García Martínez, l'un des responsables de la publicité au moment de l'entrée en Bourse, s'est souvenu d'une réunion où il a tenté d'expliquer la nouvelle politique à mettre en œuvre pour les annonces et durant laquelle il s'est quelque peu emmêlé les pinceaux. Il s'est vu interrompre de manière abrupte par un Zuckerberg impatient qui lui a lancé : « Pourquoi est-ce que tu ne réponds pas simplement à la question ? »

C'est ainsi. Zuckerberg n'essaie jamais de dissimuler son ennui dès lors qu'il a l'impression de perdre son temps. Et les surdoués peuvent assez vite ressentir ce sentiment.

Dans la biographie autorisée qu'il lui a consacrée, *The Facebook Effect*, David Kirkpatrick, à de nombreuses reprises, fait état de réflexions de l'intéressé, qui se veut pleinement conscient de l'implication de Facebook dans la société et dans le monde et affirme qu'il cherche à demeurer «moral»... Au risque de déraper vers une forme d'angélisme.

Zuckerberg est ainsi persuadé qu'Internet produit suffisamment de transparence pour favoriser une «économie du don», qu'il décrit comme une alternative à l'économie de marché : «Je donne à quelqu'un, ensuite, par obligation de générosité, cette personne me donnera quelque chose en retour.»

Selon lui, ce système serait en vigueur dans bien des sociétés de petite taille et faillirait au-delà d'un certain seuil. «Comme on ne peut plus voir tout ce qui se passe, des parasites peuvent apparaître.» Pourtant, toujours selon lui, Internet ouvrirait la voie à des économies du don à grande échelle. «Quand il y a plus d'ouverture d'esprit, quand chacun peut exprimer son opinion très rapidement, une portion plus grande de l'économie commence à fonctionner comme une économie de don. Cela oblige les entreprises et les organisations à devenir meilleures et plus dignes de confiance. Cela change la manière dont fonctionne le gouvernement. Un monde plus transparent crée un monde mieux gouverné et plus juste.»

Lorsque l'on sait qu'une série de faits précis ont conduit certains à supposer que ce garçon pourrait se présenter à l'élection présidentielle américaine, on ne sait que penser. Pourrions-nous avoir là un ersatz de Kennedy post-moderne ? Un Kennedy dont les convictions seraient mâtinées des

courants de pensée contradictoires qui sévissent dans la Silicon Valley :

- la libre entreprise libérée des contrôles étatiques et des freins induits par une bureaucratie de fonctionnaires incompétents ;

- l'idée que l'intelligence artificielle va non seulement changer le destin de l'homme mais augmenter ses capacités et sa longévité à très grande échelle ;

- la vénération des hackers considérés comme d'ultimes remparts à l'oppression, symboles du pouvoir inaliénable d'un simple individu sur le système ;

- la méritocratie à tout crin se traduisant par un accès sans limite à la richesse, toutefois compensée par un revenu universel de base pour les plus démunis, que certains assimilent à une façon habile de rendre ces populations dépendantes et donc inoffensives ;

- les vertus de crypto-monnaies indépendantes comme le Bitcoin pour se mettre à l'abri de crises bancaires comme celle de 2008...

Autant le dire, avec l'arrivée au pouvoir d'un enfant de la Silicon Valley, une révolution sociétale d'envergure pourrait s'ensuivre.

S'il existe un facteur étonnant chez ce surdoué altruiste, c'est la facilité avec laquelle il tend l'autre joue, apaise la critique en mettant le genou à terre, ne cherchant jamais à prouver qu'il a raison envers et contre tout.

Plusieurs génies de la technologie ont eu pour caractéristique d'être persuadés d'être dans le vrai, au point de poursuivre un itinéraire coûte que coûte, certains qu'ils étaient d'avoir vu juste avant les autres. Et dans énormément de cas (Windows pour Bill Gates, l'iMac pour Steve Jobs, par exemple), les faits leur ont donné raison, ce qui

a pu conforter leur sentiment d'être simplement en avance sur leur temps.

Ce qui est surprenant chez Zuckerberg, c'est que, à la différence de Bill Gates et de Steve Jobs, ou même des fondateurs de Google, quand il réalise que l'une de ses initiatives est mal perçue, il réagit à la manière d'un enfant pris sur le fait et il présente ses excuses. Son attitude globale, c'est un peu : « Je pouvais le faire, donc j'ai essayé. »

Cet aspect semble le rendre plutôt populaire puisque les Américains ont une tendresse particulière pour ceux qui confessent leurs erreurs. En 1995, surpris en compagnie d'une prostituée, l'acteur Hugh Grant avait simplement assumé les faits, publiquement déclaré qu'il avait mal agi, et sa franchise avait convaincu l'Amérique profonde, volontiers encline à pardonner le repentir : l'affaire en était restée là. Aurait-il malgré lui posé un modèle à suivre en la matière ? Toujours est-il que Reed Hastings, le P-DG de Netflix, est également célèbre pour cette tendance à régulièrement, lui aussi, s'avouer désolé...

De la part de Zuckerberg, cette propension à battre sa coulpe en toute circonstance, à ne même pas chercher à se justifier, a de quoi désarçonner. Il a réussi tant de projets qu'il aurait aisément pu sur le long terme se retrancher dans une attitude plus fermée, plus hautaine. Ce n'est visiblement pas dans sa nature. Tout cela produit un cocktail très surprenant.

Au fond, où est le souci ? En gros, l'univers d'Internet et des ordinateurs, mais aussi celui des jeux vidéo, procure au programmeur une sensation ultra ludique, addictive. Avec des moments d'intense plaisir lorsqu'on arrive à ses fins, notamment en contournant les barrières érigées au niveau des logiciels. De plus, l'ordinateur donne la possibilité de tester un peu tout ce que l'on veut, sans réelle

conséquence – du moins telle est l'impression ressentie au premier abord : il suffit de changer quelques lignes de code pour corriger ce que l'on a fait. De fait, l'univers des jeux vidéo habitue l'esprit à tester une tactique sans que cela ait de conséquences. En cas de *game over*, on revit la scène en essayant une autre tactique.

Comme l'univers de la high tech attire des gens supérieurement intelligents, ils trouvent là une zone d'opération à la hauteur de cette brillance hors du commun. Avec, toutefois, un étrange réflexe né probablement d'une pratique assidue des jeux vidéo : on peut tester des stratégies à volonté sans se soucier des suites. Et recommencer.

Hum... Dans la vraie vie, il n'existe pas de bouton ANNULLER. Pas de possibilité de tenter un autre scénario avec ses *Sims*. La vie n'est pas vraiment aussi drôle que les jeux vidéo.

Un mot personnel : cette biographie d'un patron de l'informatique est probablement la dernière que je m'aventurerai à écrire dans ce domaine. Si l'on me propose de relater le parcours d'un musicien ou d'un artiste, sans doute me laisserai-je tenter. Pour le reste, il faut se rendre à l'évidence. Le temps des créateurs de start-up aux destinées rocambolesques, des rebelles convertis bien malgré eux en premiers de cordée d'une aventure informatique, ce temps pourrait bien être révolu. Du moins, durant quelques années ou décennies.

J'ai eu la chance d'écrire une biographie de Bill Gates, une de Steve Jobs et la saga des jeux vidéo. Ce sont des histoires souvent abracadabrantes, avec des personnages au caractère tranché, possédant d'immenses qualités et de graves défauts. Steve Jobs a trempé son âme dans les rêves et les délires de la génération hippie, il est parti pour l'Inde en quête du nirvana avant de s'en retourner en Californie, espérant transcrire un peu de cet espoir mâtiné de khôl et de

henné dans l'univers d'une informatique jusqu'alors repaire absolu du conservatisme. Bill Gates, même s'il a connu un parcours moins anticonformiste, a néanmoins marqué son itinéraire d'une série d'actes romanesques, que j'ai pris un malin plaisir à conter.

J'ai rédigé plusieurs biographies majeures et, au fil des années, j'ai pu constater une évolution marquante de la part des grandes sociétés de technologie. En 1989, lorsque je me suis attelé à l'histoire de Bill Gates, j'ai accumulé des heures et des heures d'interviews de hauts responsables de Microsoft – j'ai encore ces dizaines de cassettes dans une boîte en souvenir d'une époque pionnière où les relations étaient, tout compte fait, plutôt simples. J'ai interviewé des individus pour la plupart très cool, certains à l'allure hippie, comme le créateur d'Excel, que vous auriez hésité à prendre en auto-stop et qui n'en a pas moins créé un outil adulé par les financiers de tout poil. Bill Gates lui-même, à l'époque, m'a accordé une interview de deux heures, spécifiquement consacrée à donner sa version des faits sur certains événements de sa vie.

En 1997, lorsque je me suis attelé à l'écriture d'un autre best-seller, *La Saga des jeux vidéo*, j'ai encore accumulé des cassettes d'interviews. Les créateurs de jeux vidéo sont méconnus du grand public et ne se prennent pas pour des stars. Donc, là encore, j'ai eu des dizaines d'heures d'entretiens avec les grands acteurs de ce domaine, y compris des « héros » du genre comme Shigeru Miyamoto, créateur de *Super Mario* et de *La Légende de Zelda*.

Quelque chose a changé par la suite. Lorsque, en 2007, un éditeur m'a passé commande d'une histoire de Google, j'ai découvert une nouvelle facette du métier. J'y ai même consacré un chapitre intitulé « Le monde du silence ». Il m'a fallu faire des pieds et des mains pour pouvoir rencontrer



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2018. N° 139115 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE